

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947

(12.10.1947) Sonntags-Beilage

Nouvelles de France

Sonntag
12.
Oktober
1947

Geliebtes AltParis

Es gab kaum einen Zeitpunkt, wo soviel über Paris, seine Geschichte, seine bedeutenden Gebäude, über die Seele und Manierhaftigkeit seiner Viertel veröffentlicht wurde.

Für den, der ein ernstes, gewissenhaft dokumentiertes, eine Art pädagogisches Werk wünscht, hat die Sammlung „Provenciales“ mit der dreifachen Unterschrift von Jean de la Monneraye, Auguste Dupong und R. A. Weigert, ein Buch „Paris“ herausgegeben. Die Verfasser behandeln kurz, aber umfassend die Geschichte der Hauptstadt ihrer Entwicklung, ihrer Schriftsteller und

uns mit auf Entdeckungsreisen, genau so, wenn er in unfruchtbar Gärten der rue Lhomond wandelt, die angefüllt ist mit Erinnerungen an Balzac. Es scheint, als ob nichts, was seine Stadt und ihre Vergangenheit betrifft, ihm unbekannt wäre. Obgleich er abstreift, etwas anderes als sein Vergnügen zu suchen, spürt er seine „Schüler“, die zwar manchmal nur einen gefühlsmäßigen Wert haben, in Orient auf, an denen alle Tage eine gleichgültige Menschenmenge vorbeiströmt.

Nur die Photographie konnte in der Lage sein, die verschiedenen Aspekte eines „unverwundeten“ und „verkauften“ Paris zum Ausdruck zu bringen, die eine wunderbare

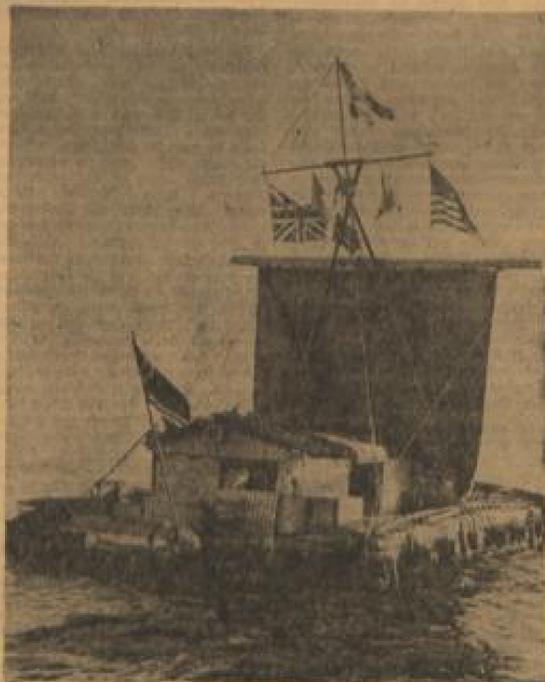
VON BERNARD CHAMPIGNEULLE

Sammlung von Dokumenten und eine Quelle von Kostbarkeiten für zahlreiche Freunde unserer Hauptstadt bedeuten.

Zum Schluß müssen wir die Entstehung einer Sammlung „Nefs et clochers“ begrüßen, die den Kirchen Frankreichs gewidmet ist und die mit als erstes die Kirchen von Paris behandelt. Es gibt schon auf diesem Gebiet einige kunstvolle Bücher vor allem das von Dumoulin und Ostardel 1934 erschienen; aber alle richteten sich hauptsächlich an ein Publikum von Kunsthistorikern und Archäologen. Die Sammlung „Nefs et clochers“, herausgegeben von François Mathy Inspecteur für historische Bauten, erscheint in Form von kleinen Broschüren, die für alle erschwinglich sind. Sie sind reich und geschmackvoll illustriert und enthalten eine ernstgemeinte und lebendige Schilderung der Bauten, ihrer Geschichte und ihrer geistigen Rolle in der Stadt. Die Form entspricht den neuesten Bedürfnissen, und der Erfolg scheint von vornherein gesichert.

PORTSETZUNG SEITE 3

POUR CONFIRMER UNE LEGENDE INCAS Six savants se sont laissé porter par les courants du Pacifique sur un radeau primitif



Auf ihrem Floß haben die sechs Norweger eine Hütte errichtet, um sich gegen Wind und Regen zu schützen.

Sechs skandinavische Wissenschaftler haben auf ihrem Floß „Kon-Tiki“ eine Reise von Peru durch den Stillen Ozean zum Tuamotou-Archipel, 5.600 km entfernt, unternommen. Ihre Reise war eines der großen Abenteuer unserer Zeit.

UN exploit peu commun, en cette ère de navigation pré-atomique, vient d'être accompli par un groupe de six savants scandinaves.

Partis de Callao (Pérou) au début de mai dernier, ils viennent d'aborder un des atolls de l'archipel des Tuamotou, après avoir traversé les 5.600 kilomètres du Pacifique Sud sur un simple radeau.

Au cours de leur voyage, ils ont couru de nombreux périls. Ils ont été attaqués sans arrêt par les requins et, après avoir soulevé la curiosité inquiétante des troupeaux de baleines qui paissent dans ces immenses plaines, ils ont subi plusieurs orages comme il ne s'en produit guère que dans cette partie du monde. Mais ils ont fini par toucher terre sans avoir subi une perte, à l'exception toutefois d'un perroquet qui fut enlevé par un souffle de vent juste au moment où il commençait à savoir le Norvégien.

sur la trace des navigateurs pré-incas

Le but du voyage n'était d'ailleurs pas d'accomplir un exploit sportif. Les passagers du „Kon-Tiki“ (c'est le nom qu'ils ont donné à leur embarcation) sont des savants, des ethnologues et non des érudits d'Alain Gerbault. Leur propos était plus précis, en même temps que plus important. Il s'agissait de confirmer l'hypothèse, émise par l'un d'eux, le chef de l'expédition, un jeune Norvégien de 33 ans Thor Heyerdahl.

Après fait un long séjour à Tahiti en 1937, celui-ci avait été frappé, comme la plupart des voyageurs qui touchèrent cette île enchantée, par les ressemblances des Tahitiens et des Indiens d'Amérique du Sud.

Dans les deux pays, les anciens habitants avaient élevé d'énormes monuments de pierre, dont l'île de Pâques et l'ancien royaume Yucos offrent les plus beaux exemplaires. Les deux peuples cultivaient la même espèce de patate douce et lui ont conservé le même nom „Kumara“.

Mais, au contraire des précédents observateurs, Heyerdahl prétendait que c'étaient les Sud-Américains qui avaient colonisé la Polynésie. Le motif était de taille, car ces contradicteurs estimaient que le courant d'émigration se produisait invariablement d'Asie vers le Sud.

En affirmant sa thèse, le savant norvégien heurtait toutes les opinions reçues.

Un seul moyen à son avis, existait de la vérifier. Il consistait à démontrer que des Sud-Américains montés sur une embarcation primitive, n'avaient qu'à se laisser porter par les courants marins pour aborder en Polynésie.

Une légende inca prouvait que la chose était possible. Vers l'an 1470, rapporte-t-elle, un navigateur, Tupac Yupanqui, s'était embarqué avec une monstrueuse flotte de radeaux sur le Pacifique, et était rentré un an après au Pérou, ayant découvert plusieurs îles inconnues.

Dès la fin des hostilités, ayant convaincu quatre jeunes gens qu'il avait conçu dans le mouvement de résistance norvégien, ainsi qu'un ethnologue suédois, Thor Heyerdahl mit à exécution le plan qu'il avait conçu.

Avec ses compagnons, il tenta de rejoindre Callao-Tahiti sur un radeau semblable à celui de Tupac Yupanqui.

Le radeau fut construit dans les règles de la plus pure tradition, telle que illustrent les bas-reliefs

Etienne PERRIER

SUITE EN PAGE 3

Des „clubs démocratiques“ servent de siège social à la

TRIADE la plus vieille société secrète du monde

En l'an 201 a. Chr. wurde die Triade, heute noch bestehende Geheimgesellschaft, die Triade, begründet. Sie ist eine chinesische Gründung für Name Triade besteht sich auf drei Götter Buddha, Wischnu und Siva.

SINGAPOUR — Une étonnante vague de crimes submerge actuellement Singapour. Ce gangsterisme en arrive à mettre pratiquement au échec toute la loi locale.

La police est arrivée par une série de recherches et d'enquêtes à conclure que derrière chacun de ces meurtres se dressent l'ombre sinistre de la plus ancienne société secrète du monde, la Triade.

En Extrême-Orient, pourtant fort en sociétés secrètes, aucune d'elles n'est aussi puissante que la Triade. Elle est une organisation chinoise, dont le nom provient de son symbole constantement répété qui est le triangle, c'est-à-dire que la magisterie européenne devait beaucoup plus tard lui emprunter et qui a son origine dans la triade hindoue des Dieux Brahma, Vishnou et Siva.

On ignore depuis quand existe la société, mais l'histoire chinoise note qu'elle fut déjà réorganisée en 108 après Jésus Christ. Elle est d'inspiration bouddhiste et taoïste. L'initiation actuelle ne semble pas avoir beaucoup varié. Ces catéchismes sont secrets de fait dans un local à deux portes, avant d'être reçus. La cérémonie consiste à méditer du sang de récipiendaire avec celui des anciens, et chacun doit boire ensuite à cette coupe de fraternité.

Le slogan principal que l'on apprend aux initiés est : „Bonnevolonté, CHING, Respect des MING“.

Les „Ching“ sont liés à la fois les lettres „Temperance“ et les dynasties mandchoues, toujours considérées comme usurpatrices.

Les „Ming“ signifient à la fois la vérité et la justice, et la vieille dynastie chinoise des Ming.

Ce slogan s'avérage de pouvoir être interprété selon les besoins du moment. Cela a été pendant l'occupation japonaise : „A bas les Japonais“ ; Actuellement suivant les fluctuations politiques, c'est : „A bas le gouvernement local“ ou encore : „A bas les Anglais“.

Il semble que la Triade ait en Chine donné son appui au moins de principe au Kuomintang.

A Singapour, au général en Malaisie, où la population est multi-ethnique, multi-religieuse, la Triade a pendant la guerre combattu les Japonais et donné son appui à ceux qui les combattirent.

Mais dès la capitulation japonaise et avant même le retour des Anglais, des jeunes Chinois en uniforme parcoururent les villes et les villages en libérateurs de la contrée. Ils saluèrent le poing fermé et portèrent à l'épaule trois étiles en triangle. Ils annonçaient partout que les troupes chinoises allaient occuper le pays. Quand les Anglais apparurent, les uniformes s'évanouirent mais les propagandistes résistèrent constamment pendant des groupements de la Triade.

Et les assassinats commencent. En mars de cette année le secrétaire colonial de Singapour annonce que pour mettre fin à ces actes de banditisme l'existence de toutes les sociétés devait être connue à l'engagement gouvernemental.

A l'heure qu'il est la Triade termine le nettoyage des milliers de riches marchands chinois de Malaisie. Elle commence par faire séquestrer le fils d'une famille aisée ; la rançon est l'affiliation de tous les membres de la famille, qui désormais doit obéir à toute instruction qui lui est communiquée.

Les équipes de la Triade chargées de l'exécution des lois et des assassinats sont disséminées sur l'ensemble du territoire. Elles ont un siège social installé dans le centre du village ou de la ville. Une plaque à l'entrée annonce l'installation : „Club de la jeunesse démocratique“ ou „parties „Association d'art dramatique“.

Als Gabriele d'Annunzio einer der Könige von Paris war

MEINE ersten Erinnerungen an d'Annunzio liegen zwar weit zurück, sind aber sehr genau. Es war zu der Zeit, da man im Château „Die Leiden des heiligen Sebastian“ spielte, zu dem Debussy die Partitur geschrieben hatte. Anlässlich dieses lyrischen Dramas war ein Kampf entstanden, da die einen in dem Stück ausschließlich die wunderbare Form sahen, die anderen aber gewissermaßen den Wildreigern wollten. Unterdessen bestieg d'Annunzio jeden Abend geringschuldig den Wagen, mit dem ihm sein Dolmetscher holen ließ. Dieser etwas ungewöhnliche Dol-

metischer war die millionenreiche, ruhende Ida Rubinstein. Der Wagen entsprach dem modernten Luxus der damaligen Zeit. Er war hoch, mit großen Rädern, und der Dichter nahm darin Platz, auf dem dem goldenen Lilien versehenen, weißem Lederpolster. So installiert, rittete er sich, zwischen den beiden Dienern thronend, den Kopf etwas nach hinten geneigt, kahl-

köpfig, mit Monokel im Auge, einem Kinnbart und vielen Ringen, eine kryptische Zigarette an, während der Wagen mit dem in einem Heiligen verwandelten Epheben, in Richtung der Avenue de Versailles zu der Komödianten fuhr.

Von CHARLES PICHON

Man kann über Sitten sehr verschieden denken... Die Wahrheit verlangt, zu sagen, daß das ganze Paris jener Zeit, die Franzosen so wie alle anderen bei diesem erstaunlichen Anzug in Ohnmacht fielen, und daß d'Annunzio zwischen dem Louvre und dem Arc de Triomphe wahrhaftig wie ein König umherschritt. Dieser Hof, den er in Paris gründete, trug übrigens wesentlich dazu bei, seine Rückkehr nach Italien zu erleichtern, wo er in vieler Hinsicht an Anthonis eingeebnet hat; ja, er schmückte ihn mit einem mächtigen Prestige, das er dazu benutzte, um Italien zur Wiedererlangung von Fiume anzuregen.

Weniger bekannt ist, bis zu welchem Grade diese Liebe zu Paris einem wirklich tiefen Hang des großen Schriftstellers entsprach. Jetzt hat ein junger Gelehrter namens Guy Toul, ein Schüler von Paul Hazard und Henri Béharid, nahezu 400 unveröffentlichte Dokumente aus Tageslicht gebracht. Es sind alles Briefe d'Annunzios an seinen französischen Übersetzer Georges Réville, sowie einige Briefwechsel mit dem italienischen Schriftsteller. Diese verschiedenen Schätze nun, die in



und selbst Heiligen, die der heidnischen Art gegenüber die größte Zurückhaltung gezeigt haben, nehmen den Hof sehr tief vor dem Prinzen der Sprache an; wie vor gewissen Schriften der Renaissance, proper elegantem sermone. Er selbst setzte die Arbeit des Siles an erste Stelle. Beim wirklichen Latein, der wahren Sprache des Mittelalters, weigerte er sich, die Form von Inhalt zu trennen: „Der Unterschied, den Sie zwischen dem einen und dem anderen machen“, so schreibt er an Georges

PORTSETZUNG SEITE 3

ESCALE parmi les terroristes DU GROUPE STERN

par R. K. KARANJIA

R. K. Karanjia, Hindu, Weltreisender, politisch links-orientiert, hat sich mit zwei Terroristen der Stern-Gruppe, einem Araber, einem Indier über die Falllinie-Frage unterhalten. Im Folgenden berichtet er über:

Le mouvement clandestin juif doit certainement avoir un extraordinaire réseau d'espionnage. Où, comment aurait-il pu avoir vent de mon arrivée à l'improviste? Des renseignements sur ma silhouette, le journal que j'étais, mes activités accablantes et syndicalistes m'avaient précédé de telle façon que les jeunes gens et les jeunes filles du groupe Stern n'avaient aucune peine à me reconnaître parmi les voyageurs atterrissant à Jérusalem.

Le mépris étonnant d'insistance à me faire remettre mon départ afin d'éclaircir à mes yeux le mystère de la Palestine et quand la fureur convulsante que c'était impossible, il m'entraînèrent dans un coin éloigné de l'immense restaurant de l'aérodrome où un splen-

dide repère — le second de l'après-midi — avait été servi. Le garçon était une de ces oeuvres de terroristes tels que j'en ai vu aux Indes : pâle, malade, soûlé avec une extraordinaire intensité intérieure ; la jeune fille extériorisait plus son fanatisme, elle avait du feu dans les yeux et du sang sur les mains.

AH! ILS HAÏSSAIENT LES ANGLAIS!

Ce qui me surprit, c'est qu'ils ne semblaient nourrir aucune animosité à l'égard des Arabes. Vouant éprouver ces bons sentiments, le proposai d'appeler mon compagnon de voyage un jeune syndicaliste arabe, à prendre part à la discussion.

SUITE EN PAGE 3



ber es war nicht nur eine Frage von Proisanten gegen Katholiken; das Naturrecht griff nunmehr in ihren Streit ein. Juris hatte sich auf Grotius berufen. Bossuet kannte Grotius gut, dieser war in Wahrheit ein gelehrter Mann, der die besten Absichten hegte; aber ein Sozialist, ein gefährlicher Kopf, der das Göttliche und Menschliche durcheinander brachte. Was wollte er mit seinem Naturrecht sagen? Sich etablieren, das Volk sei von Natur souverän, heißt ohne Zweifel glauben, die Menschheit habe in ihrem Urzustand bereits den Begriff eines Rechtes auf eine ihm eigene Souveränität und die Vorstellung, es bestünde die Machtvollkommenheit, diese Souveränität wenn es wollte zu übertragen. Welcher Irrtum? Grotius und in seinem Gefolge Juris mißverstehen die Begriffe. Man täusche sich nicht: Da der Urzustand der Menschheit eine ungebürdige und wilde Anarchie ist, und man vernunftgemäß voraussetzen muß, daß die ersten Menschengruppen nicht ein Volk, sondern eine Horde gebildet haben, wie kann man in jener Zeit eine Souveränität annehmen, die bereits eine Art Regierung darstellen würde? Welt davon entfernt, daß das Volk in diesem Zustand souverän wäre, gibt es vielmehr in diesem Zustand gar kein Volk. Es kann wohl Familien geben, die sind jedoch schlecht gelehrt und schlecht gelehrt. Es kann wohl einen Trupp geben, einen Haufen Leute, eine wilde Menge; aber es kann kein Volk geben, denn ein Volk setzt schon etwas voraus, was durch irgendeine Regelung des Betragens und irgendein gesetztes Recht zusammengehalten wird; was nur bei denen der Fall ist, die bereits begonnen haben jenen unglücklichen Zustand, nämlich die Anarchie, zu verlassen. Bossuet kann sich nicht vorstellen, daß eine Anarchie Souveränität überträgt.

Paul Hazard: DAS NATURRECHT

haben; die Untertanen hätten keinerlei Recht zur Auflehnung; Hobbes habe Unrecht in seinen Prinzipien, aber völlig Recht in seinen Schlußfolgerungen; alles in allem sei die absolute Macht aller Könige eine Notwendigkeit. Man bringt Filmer wieder in Mode und gibt sogar 1830 und mehrere Male in den folgenden Jahren die große Arbeit dieses „glänzenden Mannes“ neu wieder heraus, seinen Patriarcha, in dem er klar wie der Tag nachweist, daß die Autorität des Königs die Fortführung der väterlichen Autorität ist, und wenn seinen eigenen Vater würde sich kein Sohn aufzulehnen wagen, der Gott und die Menschen fürchtet.

Die Tatsachen widerlegen die Präsentation der Jakobiten, und bald wird einer erscheinen, der den Tatsachen die Bedeutung eines universalen Prinzips verleiht.

1690. John Locke, Two Treatises of Government, in the former the False Principles and Foundation of Sir R. Filmer and his Followers are detected and overthrown; the latter is a Treatise concerning the true original extent and end of Civil Government.

Auf demselben Schiff, das aus Holland kommend, Wilhelm von Oranien nach England und der Revolution entgegenzogen, befand sich auch Locke, der Philosoph der neuen Zeiten. Er wird in seinen beiden Abhandlungen den Handreich der Monarchisten aufheben.

Er nimmt tatsächlich Ideen wieder auf, die wir schon mehrfach gehört haben; aber er führt sie weiter, als sie sich je vorgewagt haben; und er wagt sie durch eine Reihe logischer Schlüsse, die Legitimität des Rechtes zur Auflehnung zu beweisen. Er geht vom Naturzustand aus, wie auch Puffendorf es getan hat, wie es jetzt alle Welt tut; es ist eine Mode, schon bei einer Manie. Der Naturzustand ist keinwiese ein Zustand der Gewalt und Grausamkeit, wie Hobbes behauptet hat; aber er ist auch kein vollkommenes Zustand. Um den Uebel abzuwehren, die der Naturzustand mit sich bringt, errichtet der Mensch einen gesellschaftlichen Staat, aber ohne dabei, wie Filmer behauptet, dem Vorbild des Patriarchats zu folgen. Er errichtet ihn vielmehr kraft eines Paktes wie Puffendorf nachgewiesen hat. Die Leser mühen sich ganz klar sein: nur da gibt es eine politische Gesellschaft, wo jedes der Mitglieder sich seiner natürlichen Macht entäußert, und sie der Gesellschaft überträgt hat, auf daß diese in allen Fällen darüber verfüge, was nicht verboten ist, daß man seinen die Gesellschaft immer die Gesetze anrufen hat, die sie selbst geschaffen hat. Die absolute Macht, welche dieses Recht der Berufung bestreitet, ist unverträglich mit einer zivilisierten Gesellschaft; und das göttliche Recht, welches die katholischen Gelehrten preisen, rechtfertigt in keiner Weise die Macht eines einzelnen, Menschen. Die Macht muß, wie in Großbritannien, kontrolliert und geteilt sein: in eine Legislative, und eine Exekutive. Handelt die exekutive Gewalt nicht entsprechend den Zwecken, für welche sie geschaffen worden ist,

tritt sie die Freiheiten des Volkes mit Füßen, so muß man sie den Händen dessen entreißen, der sie hält. Mehr noch: wenn die Untertanen sehen, daß der Tyrann Mittel vorbereitet, sie zu Versklaven, so müssen sie ihm zurückkommen, so müssen sie durch einen offenen Aufstand die Ausführung dieser bösen Absichten verhindern!

Es entsprach der Eigenart von Lockes praktischem Genie, die Dinge so anzugreifen. Der Idee der Natur fügte er die der Zivilisation hinzu. Er schien Bossuet schon im voraus zu antworten. Die Vorstellung eines Naturzustandes birgt in der Tat einige Schwierigkeiten. Und auch das ist richtig, daß die Geschichte weder so ergiebig noch so genau ist, wie man sie haben möchte, und über die Anfänge der Gesellschaft eher wahrscheinliche Hypothesen zuläßt als sichere Beispiele gibt. Das einzige was wir tun können, ist, uns die Art, wie die Menschen dazu gekommen sind, ihre Macht zu übertragen, einigermaßen glaubwürdig vorzustellen. So etwas; die Menschen waren von Natur frei; aber um diese Freiheit gehend zu machen, waren sie Richter und Partei zugleich, und an wen wollten sie sich wenden, um sie zu verteidigen? Die Menschen waren von Natur gleich, aber welchen Rückhalt hatten sie, um diese Gleichheit gegenüber möglichen Usurpationen aufrechtzuerhalten? Sie wären in einem ständigen Kriegszustand verfallen, wenn sie ihre Macht nicht auf eine Regierung übertragen hätten, die imstande wäre, die ursprüngliche Freiheit und Gleichheit zu schützen. Sie wären keine Horde, aber sie wären eine geworden, wenn sie sich nicht vorgelesen hätten. Das Naturrecht erzeugt das politische Recht, und dieses bewahrt die Bedrohung der naturgegebenen Eigenschaften in der Praxis des Lebens.

Jede auftauchende Schwierigkeit suchte der weise Locke weise zu lösen. Zum Beispiel: man gab nur schwer die Vorstellung eines Vaterrechtes auf, das zwischen Gott und der Mensch vermittelte und das erste Vorbild der königlichen Macht war. Locke griff hier ein und erklärte, die Kinder würden nicht in einem Zustand völliger Gleichheit geboren, sondern für einen solchen Zustand; die Eltern (der Vater und ebenso die Mutter) hätten eine Art Jurisdiktion über sie; die Eltern hätten die Verpflichtung, die Kinder auf die Freiheiten vorzubereiten, solange die Kinder das vernünftige Alter noch nicht erreicht hätten. Die väterliche Macht existiert also; aber sie ist nicht absolut. Sie ist mehr eine Pflicht als eine Macht; sie vermöchte keine Gesetze zu erlassen, und wenn man am Beginn der Zeiten eines patriarchalischen Zustandes annehmen kann, so hat diese Ordnung nur auf der stillschweigenden Zustimmung der Kinder beruhen können.

Betrachten wir jetzt das Eigentum: eine ernste Frage. Es läßt sich nicht ganz leicht mit der natürlichen Gleichheit in Einklang bringen. Sowohl die Vernunft als auch die Offenbarung lassen uns erkennen, daß Gott die Erde dem

ganzen Menschengeschlecht gemeinsam gegeben hat. Wie läßt sich aber erklären, daß die Individuen sich auf rechtmäßige Weise in den Besitz eines Teils dieses Allgemeingutes gesetzt haben? — Locke greift auch hier ein und führt aus, das persönliche Eigentum erklärt sich durch die Arbeit. „Obwohl die Erde und die niederen Kreaturen Gemeingut sind und im allgemeinen allen Menschen gehören, so hat doch jeder ein besonderes Anrecht an seiner eigenen Person, auf die kein anderer irgendwelchen Anspruch machen kann. Die Arbeit seines Körpers und das Werk seiner Hände sind so können wir sagen, sein persönliches Eigentum. Alles, was dem Naturzustand durch seine Mühe und seinen Fleiß abgewonnen worden ist, gehört ihm allein.“ Das Wasser, das aus diesem Brunnen fließt, gehört allen Vorübergehenden; aber wenn ich mein Krug damit fülle, wer wird dann zu behaupten wagen, das Wasser in meinem Krug sei nicht mein Eigentum?

Locke kritisierte und kommentierte als ein Mittler zwischen dem reinen Juristen und dem Publikum. Auch zwischen der alten und der neuen Zeit war er Mittler. Von den alten Überlieferungen behielt er gerade genug bei, um die Gewissen nicht ganz zu verstören, und dabei war er so reich an Neuem: Kein göttliches Recht mehr; kein Recht der Eroberung mehr. Die Eroberungen sind ebenso weit davon entfernt, den Ursprung und die Begründung der Staaten darzustellen, wie die Zerstörung eines Hauses die eigentliche Ursache für den Bau eines neuen am selben Platz ist. „Dank ihm Gel auf das Naturrecht der glänzenden Widerstreben der englischen Verfassung, und gleichzeitig rechtfertigte das Naturrecht die englische Verfassung, genau so wie sie war, mit ihrem Parlament und ihrem durch den Volkswillen berufenen König. Locke fügte das Naturrecht der Politik seiner Zeit, seines Landes, seines Volkes ein und machte darüber hinaus seine innere Beziehung zum Protestantismus deutlich. Das göttliche Recht war, sobald es sich anhebeln machte, den Absolutismus zu begründen, nicht mehr über, sondern widersinnlich, und die Rechtfertigung des Absolutismus aus irgendwelchem göttlichen Willen war nur noch eine neuerliche Erfindung katholischer Theologen. Man hätte nie von der gleichen reden hören, als die große Mysterium von der Theologie des letzten Jahrhunderts enthält worden ist.“

1699. Les Aventures de Télémaque. Fénelon bestritt nicht eigentlich das Prinzip des göttlichen Rechtes. Aber unter all den Ideen und Gefühlen, die sein bei groß und klein in Tausenden und Abertausenden von Exemplaren umlaufendes Buch vertrat, müssen wir doch ein Gefühl und eine Idee besonders in Gedächtnis behalten:

Das Gefühl ist der Abscheu, der Haß gegen Ludwig XIV. Es handelt sich hier um etwas anderes als eine theoretische Ablehnung; vielmehr um eine entfesselte Leidenschaft, um den Ausbruch eines fö-

fontlichen Anklägers. „Haben Sie die unergiebigen Leute gesucht und die weiche am gesägten waren, Ihnen zu widersprechen? Haben Sie sich bemüht, die Menschen zum Reden zu bringen, die am wenigsten streben, Ihnen zu gefallen? die sich in ihrem Verhalten am selbstlosesten erweisen, die am fähigsten waren, Ihre Leiden nach „Ien und Ihre ungerechten Neigungen zu verurteilen? Haben Sie die Schmiedler entriert, die sich angegriffen haben? Haben Sie ihnen mitgeteilt? Nein, nein! Sie haben nichts von dem getan, was die tun, welche die Wahrheit lieben und zu kennen verdienen... Während vom Auslande hat eine Unzahl Feinde Ihr noch schlecht gedachtes Reich bedrängt, haben Sie im Innern Ihrer neuen Stadt an nichts anderes gedacht, als dort glanzvolle Bauten zu errichten... Sie haben Ihre Reichthümer erschöpft, haben weder daran gedacht, Ihr Volk zu vermehren, noch fruchtbarer Böden anzubauen... Ein eider Ehrgeiz hat Sie bis an den Rand des Abgrundes vorangetrieben. Weil Sie immer groß haben scheinen wollen, haben Sie belah Ihre wahrhafte Größe versüßt...“

Die Idee war: der Wert des Volkes. „Nicht um seiner selbst willen haben die Götter ihn zum König gesetzt... Er ist es, um der Mann des Volkes zu sein; dem Volk schuldete er all seine Zeit, all seine Mühen, all seine Zuneigung; und er ist des Königtums nur in dem Maße würdig, als er sich selbst vergibt, in sich dem allgemeinen Wohl zum Opfer bringt...“

Aber eine Elite sammelt diese Klagen, versucht diesen Uebel abzuwehren. Das große Leiden Frankreichs wird in Büchern aufgeschrieben, welche die Lebensnotwendigkeiten zu diktiertem schreit Schwerefall, ohne künstlerische Fähigkeit, aber mit einer Zähigkeit, einer Strenge, die in ihrer Art erschütternd wirken, welche Beauguillard nach, daß Frankreich, e, einmal das reichste Land der Welt, fünf bis sechs Millionen an jährlichen Einkünften verloren hat, und dies Defizit nimmt von Tag zu Tag zu. Die Steuer sind so ungerecht verteilt, daß sie auf den Armen lasten und den Reichen verschonen; die Armen sind bei diesem System völlig verelendet. Das ganze Reich treibt seinem Untergang zu. Es ist dringend notwendig, die Steuerverteilung abzuändern, sagt ein gewisser Vauban; ein ohne jede Willkür erhobener Zehner wird weniger kostbar und mehr einbringen. Wenn Boisguibert und Vauban, weit davon entfernt Rebellen zu sein, auch nichts anderes wollen, als die Finanzen verbessern und dem König die Einkünfte verschaffen, die er so verzweifelt sucht, so handelt es doch als Eindringlinge, die sich in einen ehmal reservierten Bezirk drängen: die Dime royale wird zum Schatzkammer veräußert.

Aber wieviel kühner und schärfer ist Fénelon! Die Fragen, die Télémaque ihmens vorlegt, stellt Fénelon mit demselben schmerzlichen Akzent seinem Schüler, dem Herzog von Burgund, für den Fall, daß er zur Regierung kommen sollte: Die Verfassung der Königsreiche, kennen Sie sie? Haben Sie die moralischen Verpflichtungen der Könige geprüft? Haben Sie nach Mitteln gesucht, das Volk zu entlasten? Wie werden Sie die durch den Absolutismus, die schlechte Verwaltung, die Kriege verursachten Leiden von Ihren Untertanen nehmen? Und als derselbe Herzog von Burgund im Jahre 1711 Dauphin von Frankreich wird, schließt ihm Fénelon als Vorbereitung für seine Thronbesteigung eine Liste von Reformen vor.

Buchen wir für Fénelon zum Schluß auch noch seine Verteidigung der Rechte der Menschheit. Sie hat folgenden Wortlaut: „Ein Volk ist nicht weniger ein Glied der menschlichen Gattung, welche die allgemeine Gesellschaft darstellt, als eine Familie ein Glied einer Nation ist. Jeder schuldete der Menschheit, welche das größere Vaterland ist, unverhältnismäßig mehr als dem besondern Vaterland, dem er entstammt; es ist also unendlich viel verderblicher, die Gerechtigkeit von Volk zu Volk zu verletzen, als es von Familie zu Familie gegen seinen Staat zu tun. Auf das Gefühl für die Menschheit verstanden, heißt nicht nur die Häßlichkeit erlangen und L. Barbare verfallen, sondern es ist die unatürlichste Verblendung von Büchern und Wilden. Es heißt nicht mehr Mensch sein, sondern Menschenfeind.“

1700. Thomasius, Fundamenta juris naturae et gentium ex sensu communi deducta.

1700. Gravina, Origines juris civilis, quibus oritur et progressus juris civilis, seu naturae gratum et XII Tabulae explicantur.

1700. Thomasius, Fundamenta juris naturae et gentium ex sensu communi deducta.

1700. Gravina, Origines juris civilis, quibus oritur et progressus juris civilis, seu naturae gratum et XII Tabulae explicantur.

1700. Thomasius, Fundamenta juris naturae et gentium ex sensu communi deducta.

1700. Gravina, Origines juris civilis, quibus oritur et progressus juris civilis, seu naturae gratum et XII Tabulae explicantur.

1700. Thomasius, Fundamenta juris naturae et gentium ex sensu communi deducta.

1700. Gravina, Origines juris civilis, quibus oritur et progressus juris civilis, seu naturae gratum et XII Tabulae explicantur.

Gian Vincenzo Gravina führte den Begriff des Naturrechtes in die Geschichte ein. Andererseits bemüht er sich, einen Widerspruch zu erklären, den diese unfaßbare Idee der Natur notwendig entstehen läßt. Das Gesetz der Natur ist die Vernunft; diese gebietet Tugend; die Tugend schließt das Laster aus; und doch sehen wir, daß die Natur auch das Laster einbegriffen... Und nun die Antwort: Abgesehen von dem allgemeinen Gesetz, an dem sowohl Körper wie Seele teilhaben, soweit sie zusammengefügt sind, hat der Mensch ein Gesetz, das ihm eigen ist, und das oft dem vorhergenannten widerspricht. Ich nenne das erstere das gemeinsame Gesetz und das zweite das Gesetz der Seele allein. Das gemeinsame Gesetz umfaßt die Gesamtheit der Lebewesen und folglich auch den Menschen selbst. Aber das Gesetz der Seele, das Vernunftgesetz, das, welches im Denken besteht, ist ihm allein eigen. Durch die letztere Gesetz ist der Mensch seiner eigenen Vernunft unterworfen und folglich auch den Tugenden als den Behörden, die sie geschaffen hat, um unsere Taten zu beurteilen und über unsere Sinne zu wachen.

Die Entwicklung und die Ausbreitung dieser Ideen dauern bis in unsere Tage an. Aber das Ende des 17. Jahrhunderts bedeutet einen entscheidenden Wendepunkt, weil damals die Theorie des Naturrechtes, die Theorie vom Recht des Volkes, mit den historischen Tatsachen zusammengetroffen sind. Unvergleichlich weniger durchsichtig und weniger tief als Grotius und Puffendorf und oft unlogisch, hat Locke doch die Verwirklichung des Rechtes vollendet. „Freiheit und Gleichheit“ könnte das Motto seiner Abhandlung heißen. „Der Naturzustand hat das natürliche Gesetz, das ihn in Ordnung halten soll, und dem jeder sich unterwerfen und geborchen muß. Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.“

Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.

Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.

Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.

Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.

Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.

Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.

Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.

Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.

Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.

Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.

Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.

Die Vernunft, welche dieses Gesetz ist, leitet alle Menschen, wenn sie sie nur zu Rate sehen wollen, daß sie alle gleich und unabhängig sind, und daß daher keiner dem anderen in Bezug auf sein Leben, seine Gesundheit, seine Freiheit und sein Eigentum schaden soll.

Escale parmi les terroristes DU GROUPE STERN

(Suite de la première page)

A ma grande surprise, il y a consenti.

Nous nous trouvâmes ainsi quatre à table en pleine discussion, sans la moindre animosité. L'Arabe railait sévèrement les Juifs en faisant état des assassinats d'Arabes qui avaient fait beaucoup de bruit. Les membres du groupe Stern affirmaient qu'il n'y avait là qu'une provocation montée par les agents britanniques. Ils assuraient que la veille même, des ordres avaient été donnés, menaçant de la peine de mort les Juifs qui auraient attaqué des Arabes. Ces ordres avaient paru dans la presse, la veille au matin.

N'avant pas une connaissance de premier ordre de la crise palestinienne, je ne voulais pas m'appesantir sur son cours et développement.

L'opinion arabe a toujours été immuablement antisioniste mais jamais Juifs et Arabes ne se sont rencontrés en une sainte bêtise rangée. Je craignais que cela n'arrive maintenant. Les terroristes répliquèrent que cette discorde intérieure était voulue par les Anglais reculant devant l'assaut réaliste. Mais les Arabes furent prévenus et gardèrent leur neutralité.

LES FIEURS DU RABBIN

Quand je repris l'aviion de Jérusalem, un vénérable rabbin s'y installa avec sa fille. Ils retour-

naient au Canada après un pèlerinage en Terre sainte. C'était un vrai géant, si puissant que l'hôte de l'air ne pouvait lui accrocher la ceinture de sûreté. Quand l'aviion survola Jérusalem et Tel-Aviv, le vieil homme regarda au dehors et se mit à pleurer comme un enfant sur les peines de son peuple.

Pendant plus d'une heure, le rabbin pleura. Son père avait jeûné et était très faible, nous expliqua sa fille. Et, quand, peu après, l'aviion rencontrant un orage dut monter à 6.000 mètres, il s'évanouit. Ce fut non un ami arabe qui aida l'hôte à lui donner de l'oxygène. Le rabbin revint bientôt à lui. Il bénit l'Arabe.

« Un monde... »

Plus tard, le vieillard m'envoya sa fille.

- Excusez-moi, monsieur, vous êtes Indien ?
- Excusez-moi, je suis Hindou.
- Alors, vous connaissez monsieur Pandit ?
- Monsieur Pandit ?
- Oui, votre grand homme.
- Ah! le Pandit Jawaharlal Nehru ? Naturellement, je le connais.
- Eh bien, mon père vous avait très recommandé et vous voulez aller discuter avec lui du Pandit Jawaharlal Nehru ?

« QUE NEHRU NOUS FACILITE »

Nous nous assimes l'un en face de l'autre. Le rabbin ne demandait rien de moins que le Pandit Nehru d'empêcher d'arbitrer le conflit juido-arabe en Palestine. Cette solution lui avait été indiquée par Dieu durant son jeûne, me dit-il.

« Mais, avant tout, Nehru doit obliger les Anglais à s'en aller. Tant qu'ils seront là, il y aura des troubles entre Juifs et Arabes. Nehru doit agir tout de suite. »

Le rabbin n'admettait pas d'excuses. « Le travail de Nehru aux Indes est terminé. S'il y reste, il deviendra faible et réactionnaire. Il doit se soustraire à cette dépendance qui attaque les grands révolutionnaires comme De Valera, en faisant du monde entier et de la paix du monde « son » champ d'action. Nehru est le Guide de l'Asie. Il a sagement demandé l'application de la doctrine Monroe en Asie afin de lutter contre la pénétration étrangère dans les affaires d'Asie. Est-ce que la Palestine n'est pas en Asie ? »

« Souvenez-vous moins asiatiques parce que Juifs ? De quel droit les Anglais au milieu de nos affaires ? Tous, Juifs et Arabes, nous nous unirons et retournerons sous l'arbitrage de Nehru. S'il vous plaît, apportez à votre grand chef ce message d'un homme de Dieu. »

R. K. K.

Vergleichen Sie unsere Sonntags-Beilage vom 22. September

Pour confirmer une légende inca

(Suite de la première page)

des ruines de Tiahuanaco, sur les bords du lac Titicaca. Long de 12 mètres, large de six, il fut constitué d'un assemblage de troncs de « balsa » — arbre qui a la qualité d'être insubmersible et que l'on trouve en abondance dans les jungles de l'Equateur — reliés solidement par de simples cordages.

On construisait également un pont de bambous que l'on couronna d'une cabane de même matière. Un seul supportant une voile carrée constituait le seul moyen de propulsion de cet équip primitif.

Les six Norvégiens, ayant alors considéré que leur honnêteté à l'égard de la tradition était totale, chargèrent la cargaison : rations, réserves d'eau, médicaments etc... sans compter le poste de radio qui devait les relier au reste du monde.

Le « Kon Tiki », placé sous la protection du dieu péruvien auquel il doit son nom, se révéla une embarcation très sûre. Filant quatre nœuds, il se conduisit comme un bouillon, grimpant et descendant des lames de plus de huit mètres de haut.

Les navigateurs avaient emporté un équipement complet de pêche. Il se révéla bien moins efficace que l'équipement. Les poissons se précipitaient d'eux-mêmes, rassés l'un d'eux, dans la poêle à frire.

Heyerdahl comptait mettre 140 jours pour atteindre Tahiti. Aynst touché terre sur l'atoll de Puka Puka en moins de trois mois, il possédait une solide avance sur son horaire. Encore 1.500 kilomètres et il aura atteint son port, confirmant ainsi, estime-t-il, son hypothèse.

Une chose est sûre, de toute façon. Un tel raid n'eût pas été possible sans l'existence de courants dominants allant d'Est en Ouest. R. s'ils existent, n'est-il pas évident que les Sud-Américains avaient plus de chance de traverser le Pacifique que les Asiatiques ?

Certes, dira-t-on, les Péruviens n'avaient pas à leur disposition tous les instruments modernes dont se sont servis nos explorateurs. A part le poste de radio, répondent ces derniers, ils en avaient de semblables. Ils avaient conservé l'eau dans des cannes de bambou évidées, ils avaient des lanternes en terre et, pour ce qui est de la nourriture, croyez-nous, elle ne constituait pas un problème.

R. P.

SUR UNE VITESSE CRITIQUE

Als Gabriele d'Annunzio einer der Könige von Paris war

Ethnologen und Soziologen gelangen zu der Feststellung, daß jeder Fortschritt in der Geschichte einer Zerstörung des historischen Gleichgewichtes gleich war. Jules Romains von der Académie Française beruft sich auf diese Feststellung, um in einer Studie über die kritische Geschwindigkeit des sich stetig schneller entwickelnden wirtschaftlichen und politischen Fortschrittes der Befürchtung eines baldigen Unterganges jeder Kultur Ausdruck zu geben.

les lots, ne font qu'enregistrer la rupture de l'équilibre antérieur, et que chercher tant bien que mal la formule officielle d'un équilibre nouveau.

Mais comment ne pas s'ouvrir du même coup à certaines inquiétudes ? Certes le destin de l'humanité n'aurait pas été si glorieux si, pendant des dizaines ou des centaines de siècles, elle avait vécu dans la stagnation. Il est même

PAR
JULES ROMAINS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LORSQUE au dix-neuvième siècle les fondateurs de l'éthnologie scientifique et de la sociologie, au lieu de s'en tenir comme leurs prédécesseurs à des notions confuses et semi-légendaires sur les « peuples sauvages » et « primitifs », ont fait une étude sérieuse de la plante où il en subsistait encore, la furent amenés à faire de très sérieuses remarques, dont certaines étaient inattendues pour une théorie de l'évolution « à la mode ».

Par exemple, ils se convainquirent bientôt que les mœurs, coutumes, croyances, les plus singulières et les plus étranges, qui régnaient chez telle tribu de l'Afrique centrale ou équatoriale, loin d'être des bizarreries locales, représentaient les survivances d'une situation très ancienne, que beaucoup d'autres peuples, et à tous, avaient connue au cours d'une période récente, mais dont ils s'étaient dégagés depuis longtemps.

C'est ainsi qu'en pénétrant à l'intérieur de l'Australie ou en analysant les relations des explorateurs qui y avaient pénétré, ils eurent le sentiment de découvrir chez les indigènes qui n'avaient eu jusque-là aucun contact avec les blancs, non pas un amas de monstruosités dénué de bon sens, comme celles que Voltaire s'amusa à énumérer dans son Essai sur les Mœurs, mais un morceau authentique d'humanité primitive, conservé dans un état de fraîcheur miraculeuse comme des insectes des époques géologiques disparues se retrouvent intacts dans une coulée d'ambre.

Ces observations, même si elles ont été corrigées sur certains points, se sont jointes à d'autres pour renouveler l'idée qu'on se faisait du devenir historique. Car l'étude de documents incontestables du passé, nous offrent tous les degrés intermédiaires entre les civilisations les plus stationnaires et celles qui ont le plus évolué. A côté des sociétés qui semblent n'avoir pour ainsi dire point bougé depuis l'âge de pierre, il y a et il y a eu des sociétés qui ont subi une certaine évolution, ou qui ne se sont pas encore modifiées, ce qui n'est pas impossible. On a souvent cité à ce propos le cas de la Chine, celui du monde islamique, jusqu'à la veille des temps actuels. D'autres exemples, bien qu'un peu différents, comme celui de l'Égypte antique, conduisent à des conclusions analogues.

Ces conclusions que vous rencontrez chez beaucoup d'auteurs, et qui sont devenues presque des lieux communs. Elles mettent en relief le fait qu'il y a toujours un rapport entre la mobilité d'une civilisation et la richesse des contacts qu'elle a eus avec le dehors. Une société qui n'a pas bougé depuis la préhistoire était située dans un continent, ou un reclos de continent, inconnu du reste du monde, et que n'atteignaient ni les migrations, ni les guerres étrangères, ni les voyages commerciaux pourtant parfois si aventureux.

Une société qui n'a bougé que très lentement ou qui, à partir d'une certaine date, a cessé d'évoluer, le doit à la rareté des contacts, ou à leur raréfaction progressive au cours des temps.

Bref, une collectivité abandonnée à elle-même tend à se perpétuer telle quelle. La nouveauté lui est ennemie, lui est même inconcevable.

En revanche si elle est située à un carrefour géographique, et les influences du dehors y sont nombreuses et puissantes, si en outre, par une conséquence presque inévitable son territoire a souvent servi de champ de bataille, elle devient l'un des points du monde où notre espèce semble manifester une aptitude continue au changement.

Cette thèse, on la voit, fait apparaître une telle aptitude comme un effet subalterne, dont les causes sont relativement extérieures. Mais depuis le début de l'époque moderne, surtout depuis le dix-neuvième siècle, il faut bien tenir compte d'un autre facteur qui, ce lui-là, est franchement interne.

Il réside dans une transformation autonome des conditions de la vie, provoquée principalement par la science et la technique.

Autrement dit les institutions,

probable que les sociétés primitives, croissant sur place, eussent connu à la longue des phénomènes de déséquilibrance et de décadence, dont il semble bien que les tribus africaines ou australiennes aient été plus haut affectées que les autres.

Mais d'un autre côté n'y a-t-il pas, dans le changement, une vitesse critique ? A priori cela semble évident.

Le plus sûr de « progrès » ne prendra pas qu'on puisse, par exemple, modifier chaque année du tout au tout les méthodes de la construction automobile, donc l'approvisionnement de cette industrie en matières premières, son outillage, la distribution de sa main-d'œuvre, l'apprentissage de cette

main-d'œuvre, les formules de publicité et de vente, sans parler des retentissements indirects que l'on ne finirait pas d'énumérer (équilibre du travail national, chômage, commerce extérieur, marché, devises, etc.). N'importe quel autre exemple, d'une importance analogue, dicterait les mêmes réflexions. Et si cette rapidité de changement affectait toutes les industries, toutes les activités plus ou moins suspendues à la technique moderne, il est clair que la société soumise à un tel régime périrait bientôt. Ce serait pour elle l'équivalent d'un délire convulsif ou d'un tétanos.

Donc, il y a sûrement une vitesse de transformation qui ne peut pas être dépassée. La question est de savoir si nous n'avons pas déjà franchi la limite critique, ou si nous n'allons pas bientôt la franchir. C'est une question d'une gravité vitale, et qui en commande une foule d'autres. A quel bon en particulier se quereller sur des problèmes de structure politique, ou de rendement économique, ou de justice sociale, à quel bon chercher laborieusement un équilibre nouveau, si tout équilibre est condamné à être détruit avant même de s'être formé ou essayé ?

Je n'ai pas l'impression que le problème préoccupe les esprits, ni qu'il soit au premier rang d'un programme quelconque. C'est grand dommage. Puisse-t-on n'avoir pas à le regretter bientôt !

Le souvenir de Verlaine

Wir haben gerade die Feiern — offizielle und private — zu Ehren von Paul Verlaine erlebt. Der Dichter ist jetzt 50 Jahre tot. In einem Augenblick, wo sein Werk von der Sorbonne aus gefeiert wird, können wir uns die Frage vorlegen, wie weit wir den Menschen Verlaine und seine Arbeit wirklich verstehen.

Le nom de Paul Verlaine reste attaché dans notre souvenir à quelques-uns des plus purs poèmes de l'humanité ait produits. Au moment où l'œuvre de ce poète, qui fut l'un des plus singuliers représentants de la bohème de son temps, et dont une partie de l'existence fut partagée entre le café et l'hôpital, connaît, plus de cinquante ans après la mort de son auteur, une gloire consacrée il n'est pas sans intérêt de se demander si les résistances qu'elle eut à vaincre du vivant de Verlaine ont vraiment fait place à la compréhension sans défaut, et à la sympathie sans réticence.

Les poètes qui ont obtenu le faveur d'un public étendu violent se détacher l'un de l'autre, et les poètes pour les raisons mêmes qui leur ont attiré les suffrages du plus grand nombre. Et comme le public ne connaît de l'œuvre des poètes qu'il prétend aimer qu'un florilège restreint, parfois quelques vers passés en dicton, l'on peut avancer, sans émettre un paradoxe facile, que les poètes les plus célèbres sont presque toujours les plus méconnus. Il en va certainement ainsi de Paul Verlaine. Depuis que les musiciens les plus avertis comme les subtils ont soutenu de leurs harmonies celle de certains de ses poèmes, les jeunes filles de tous les salons du monde connaissent une dizaine de ses pièces sans toutefois les séparer de la mélodie qui leur fut ajoutée. Plusieurs de ses vers d'amour serviront longtemps de mots de passe aux amants. Enfin certains esprits plus appliqués ont pu croire qu'ils avaient pénétré l'essentiel de l'œuvre verlainienne du fait qu'ils eurent à leur disposition les morceaux choisis dans son œuvre qui furent publiés à grand tirage et qui ne comportèrent évidemment pas les pièces les plus après du poète.

Quant à l'élite des lecteurs... bien peu de ses représentants ont cru devoir aller plus loin dans la connaissance de l'œuvre qui nous occupe que la masse des lecteurs moyens. La clarté du chant verlainien, le peu d'arrière-plans qui se distinguent derrière lui, ce qu'on sait de

comportement intellectuel et moral de l'auteur, et qui donne à penser qu'aucun centre n'était perceptible dans son esprit vaste et spontané comme la nature, éloigné de son œuvre infiniment pure cœur qui concevait la poésie comme un effort de dépassement de la condition d'homme.

Cependant, pour être en mesure de se dire en toute connaissance de cause, Verlaine se raconte



Verlaine, von Bourdelle

tout au long de ses poèmes. De sorte que leur ensemble constitue un familier de la pensée du poète, la connaissance de l'homme importe presque autant que celle de l'œuvre. Plus qu'aucun autre poète, peut-être, parmi tous ceux que compte notre littérature une assez fidèle biographie

A. ROLLAND de RENEVILLE

de leur auteur. Ses fiançailles avec Mathilde Maupré, sa liaison avec Arthur Rimbaud, la rupture qui s'ensuivit entre sa femme et lui, son attachement à Lucien Lévy, la mort de ce dernier, sa conversion au catholicisme, ses agissements devant les fausses des quartiers Latin, ses amitiés, ses haines, tout cela passe dans ses poèmes suivant une exacte chronologie. Détacher l'une de ses pièces de la masse de son œuvre n'a sans doute pas pour effet de lui enlever sa rareté, mais assurément de la priver d'une atmosphère

Forsetzung von Seite 1
Hérodote, ist für mich unbegreiflich... Der Inhalt kann nur durch eine perfekte Form seinen ganzen Wert erhalten... Der Ausdruck in der Kunst ist alles; in der Kunst ist es so wie im Leben.

Diese „künstlerische“ Haltung war unter den italienischen Schriftstellern der damaligen Zeit nicht allein häufig. Es ist angebracht, hinzuzufügen, daß diese Sprache, die d'Annunzio zu einer solchen Höhe gebracht hat, eine dem Französischen sehr nahekommende Sprache ist, oder — um sich genauer auszudrücken — daß sie, genau wie das klassische Französisch (d. h. vor der Zeit Victor Hugos) einen Zweig dieser universellen, latinisierenden, eleganten und geläuterten Sprache darstellt, von der die Schriftsteller des 17. und des 18. Jahrhundert sowohl in Italien, wie auch in Frankreich und bisweilen auch in Spanien vollkommene Beispiele hinterlassen haben. Denn unter der Verblendtheit seiner nationalen Kleidung schreibt er eine Sprache, die identisch mit der ist, die die Italienschen oder Französischen Autoren dieser Zeit sprechen. Mödler, Mme de Sévigné, Voltaire, sie alle drücken sich mit der gleichen Leichtigkeit in Italienisch oder in Spanisch aus, wie François Algarotti oder der Abt Gallani in Französisch.

Der romantische Nationalismus macht dann eine Zeitlang dieser

Gemeinschaft des Wortschatzes, der Syntax, des Stiles, ein Ende, was nur einem gemeinsamen humanistischen Carlismismus und einer gemeinsamen Zivilisation bedeute. Selbst nach dem Ausbruch der Romantik, entdeckte ein Goethe 1827 in seinem eigenen, von Gérard de Nerval übersetzten Faust-Text, eine ganz neue Schönheit und einen unbekanntes Charma. Und d'Annunzio beglückwünscht in einer augenscheinlichen Paradoxie Anatole France, daß er „Italienisch“ schreibe.

Bei d'Annunzio trifft man auf einen gewissen Geschmack für französische Dinge, die über die einfache humanistische Kultur hinausgehen. Es ist dies ein feststehender Geschmack, der zuweilen sogar an Symbolismus grenzt. Fern wie Amber heißt der Abruzzi an der Paris gleichen Atmosphäre fest, deren Wert er kannte und trotz der Empfindsamkeit für Übersetzungen, die ihn unter all seinen Gelehrten des grünen Irritabile charakterisierten, gestillte er Brunellelli oder Gaudenzio besitzliche Kräfte, um in der „Revue des Deux Mondes“ oder in der „Revue de Paris“ zu erscheinen. Mit seiner Beherrschung des Stiles fühlte er auch, daß die Gemaltheit des französischen „Salon“ gewisse Ausdrücke zu klar sein Tageslicht brachten, und er fand in seinem „Triumph des Todes“ „allzu große Dreifachheit, die sogar Gemaltheit in der französischen Übersetzung“.

Er hörte niemals auf, seinem diesseitigen Alpen lebenden Publikum seine Aufmerksamkeit zu bewahren. Er wollte, daß es ihm unter der oberflächlichen Begeisterung natürliche Sympathie zölie. Eines Tages bemerkte er, daß er manchmal in der Verachtung sei, seine Werke direkt in Frankreich zu veröffentlichen... Einfache Launen vielleicht, aber doch solche, die eine starke Resonanz seines Inneren sind. Dieser Mann von 1860 hatte den Universalismus von 1660 und 1784 wiedergefunden.

Darf zwischen dem Theater und dem Leben.
Auch dafür sollte es zwei außerordentliche Zeugen geben. Ich habe vorher von diesem „Martyre de Saint Sébastien“ auf alt-französisch gesprochen, einem Erfolg er-

staunder Gelehrsamkeit. Lo Martyre ist ein naturalistisches Werk und meinem Gefühl nach ein Stoffeigenmächt. Es ist ein Jugendwerk und Zeugnissen von Helden wie André Spereilli, Stebo Effrens und der großen Darstellerin Eleonore Duse. Seine zwölf Charaktere Someten, die er 1896 für seinen Übersetzer schuf, und die er für diesen mit eigener Hand in hundert Schrift zu Papier brachte, nach der Art von Rosand — was bekanntlich von Mussolini später imitiert wurde. — sind fast vollkommenen Tuschzeichnungen. Durch eine solche Arbeit nimmt d'Annunzio einen besonderen Platz in der Reihe der Schriftsteller fremder Sprachen ein, die die Literatur an Ausdrücken bereichert haben, und zu denen man heute einen Julien Green, einen Tzvetajew, einen Kessel und eine Elsa Triolet zählen könnte.

Als ich d'Annunzio meinen Besuch in seinem „Vittoriale“ nach dem vorigen Krieg absahnte, hatte er sich sehr verändert und war sehr gealtert. Grandiose, aber eigenartige Fantasien gaben seinem goldenen Eck ein unmäßliches Rahmen. Während er in der Gesellschaft von Frau B... und seinen beiden Töchtern auf einer Geigen spielte, erblickte ich durchs Fenster die Vorderseite eines Kriegsschiffes zwischen den Klümmen eines Hügel seines Besatzes hervor-schauen — ein Schiff, das von einem einzigen Matrosen bewacht wurde, der seine Langwelle damit verteilte, die Fahne auf- und einzuziehen und auf dem Zwischendeck in einer Art Hühnerstall die Wache zu führen.

Und tatsächlich, die ganze Existenz des Dichters beschränkte sich auf diese wenigen schlanken Meter Boden: die war nichts als ein langes Duell zwischen dem „Theater“ und dem Leben, ein ungleiches Duell, wobei der Humanismus dem Genie seine Qualen, aus denen es Vernunft, Ordnung und Klarheit schöpfen konnte, zur Verfügung gestellt hatte, und der Mensch, der schließlich doch von seiner eigenen Schwäche besiegt worden ist, es verstanden hat, in seiner Leidenschaft und seinem Schmerz unter dem Pflunder von Verirrungen seine Ausruhe, wahre Ausruhe zu finden, dank deren sein Name nicht untergehen wird.

Was uns der Buchhändler zeigte:

Bekanntnis zu Ernst Wiescher. Ein Gedächtnis zum 60. Geburtstag des Dichters. Verlag Kurt Desch, München o. J. (1947) 208 Seiten.

Zum 60. Geburtstag des Dichters Ernst Wiescher erschien dieses Buch als ein Zeugnis für den Viageschichten, aber auch mehr Gedichten, Dokumenten aus allen Teilen der Welt, Bekanntnisse aus unterschiedlichen Schichten und Berufs. Aus jedem spricht die Liebe zu den, der in seinen Werken die Liebe ist. Die Liebe und das Leid. Alle aber, die sich um den „stillen Dichter“ bemühen, schöpfen aus seinem Leide eine Lust. Eine Lust, die ebenso still ist wie sein Leid.

Jetzt, der Wiescher liest, findet in diesen Bekanntnissen sein eigenes Bild für den Dichter widerspiegelt.

In gleichen Verlag erschienen auch zwei Werke von Ernst Wiescher, selbst „Die Totenmesse“ o. J. (1947) 36 Seiten, und „Märchen“ o. J. (1946) 416 Seiten. „Die Totenmesse“ ist ein zeitloses Zeitgedicht — und doch mehr. Gott hat das Maß vollendet. Der Tränenberg quillt über. Die große Ihre Babylon ist aufgegeben. Ihre Gedanken beginnen das Werk apokalyptische Reiter. Das Tier steigt auf. Und dazwischen der Mensch in Not und Tod. — Wo wäre eine Ende der Verzweiflung, wenn die Mutter nicht wäre, die selbst erst durch Verzweiflung und Leid geht. Nicht Christus, der wahre Knecht. Die Mutter ist die innerlich. Nicht Mutter sterben im Kriege. Es sind die Mütter, die da taumelnden Tode, sterben. Und nicht der lästige Mann, sondern das passive Weib bringt in Leide die Erlösung.

„Heile mich so auf aus dem Staube, weil ich es die mein Erde glaube. Nur die Mutter machen den Tod nicht. Nur die Mutter kalten den ewig Licht, sagt die Mutter und die Engel beklagen dies zu Gott gewandt.“
„Du wirst die Mütter rufen vor Deinen Himmelssaal und auf den goldenen Stufen sie können atmen.“

Auch die in Schuld Gedächtnis finden letzten Endes die Tränen des Menschen-tums und der Freiheit, der Beteilung aus dem Leide. — Wir gehen oft täglich diesen Weg. Was uns leidet ist das Bewußtsein, diesen Weg zu gehen und die Bewußtheit zu leiden. Über allem aber sieht eine Hoffnung, die den Mut zum Leide, den Mut zu neuen Begonnen schenkt. Wahre Erkenntnis heißt nicht, sich aus der Liebe lassen. Denn die Liebe ist das A und O.

„Das sagt die Totenmesse in der stürbenden Wucht ihrer Sprache, die erschüttert bis ins Letzte und erheitert bis zum Letzten.“

Was über Wieschers „Märchen“ so sagt, ist, sagt Wiescher selbst an deutsch-litern.
„Die Welt, wie sie im Märchen dargestellt ist, ist nicht die Welt der Wunder und Zauberer, sondern die der großen und letzten Gerechtigkeit.“ Und so ist es auch. Die Märchen sind von einer tiefen und Empfindsamkeit, einer psychologischen Feinfühligkeit, aus der nicht spitzlich die Betrachtung. Ein Märchen, das auf eine Art vernünftig wird, die von eigenen Erleben stift.

Liebe, Leid und Gerechtigkeit ist die heilige Dreifaltigkeit dieses Buches. Der Richter, der das Recht misßbraucht, sieht eines Tages vor drei toten Kriegen. In ihnen sind das Blut seiner Opfer, die Tränen, die er verschüttet und Weisungen, die Best, das er den Armen stahl. Mit zwei kleinen Beckern und einer kleinen Schale muß er die Köpfe waschen und in die Hüften der Betrockten tragen. Der Richter trägt sein Recht zurück!

Das Blut ist stärker als Gold und Schwere. Das des täglichen Lebens und das der Vergeltung. Das Märchen aber wird zur Waffe des Bösen gegen die Vortrefflichkeit reher Gewalten. WDB

Geliebtes Alt-Paris

Fortsetzung von Seite 1

Wir finden darin nicht nur Studien über berühmte Bauwerke, wie die „Sainte Chapelle“ oder den Invalidendom, sondern auch über bescheidenen Bauten wie Saint-Julien-le-pauvre, das im Herzen von Paris den Ansehen einer kleinen Landpfarre erweckt. Es ist erhellend, daß auch Kirchen beschrieben werden, die wegen ihrer moderneren Herkunft oft vernachlässigt wurden: so können wir einen Aufsatz über die „Madeleine“ lesen, deren Grundstein unter Ludwig XIV. gelegt, die aber erst vor knapp hundert Jahren vollendet wurde; die Geschichte der Kirche und ihrer verschiedenen Verwendung (Napoleon wollte sie in einen „Temple des Ruhmes“ verwandeln) ist von lebhaftem Interesse. Eine Broschüre über Sainte-Gloilde, deren Architektur sehr umstritten ist, wurde schon angekündigt. Sie wird uns zum erstenmal zeigen, wie die Nachahmer der Schule von Viollet-le-due, die nach der Romantik und der Neu-Gotik auftraten, ihre Arbeit ausführten.

Diese dünnen Broschüren sollen später in eine Masse gefaßt werden. Bisher wurden sie, bis auf einige Bauten von besonderem Interesse, wie Vesetay und die königliche Kapelle in Versailles, den Paris' Kirchen gewidmet; der Zweck dieser Veröffentlichungen besteht aber darin, uns mit allen französischen Kirchen vertraut zu machen, die architektonisch von Interesse sind. Dies ist eine anspruchsvolle Aufgabe, denn es ist gerade das Charakteristische eines Landes mit vorwiegend bildlicher Kultur, das unermüdete Werk seiner Bildhauer und Baumeister bis in die entferntesten Teile des Landes verbreitet zu haben.

Bernard CHAMPAGNEULLE



Eva Gradner gönnt demnach zum vierten Male zu heiraten. Sie spielt z. Z. die erste Rolle in einem Film zusammen mit ihrem ersten Mann, Mickey Rooney.

Chronique du CINEMA AUDACE ET VERITE

Robert Rey hat einmal von der französischen Maletel gesagt, was auch auf den französischen Film bezügelt. „Antizipieren die tiefsten Eingabungen und die innerlichsten... mit sehr plastischen Mitteln“. Dies ist wahr. Deshalb werden sich Frankreichs guten Filme immer auszeichnen durch das, was wir „Kühnheit und Wahrheit“ nennen.

A PLUSIEURS reprises, des censeurs fut scrupuleux et s'est inquiété de l'audace de certains films français. Tout récemment, la vigoureuse exaltation des Frères Bouquignault, diabolique une rivalité amoureuse dans un milieu populaire, a déconcerté certains spectateurs à Venise. Pourtant la critique a salué en ce film le meilleur de Louis Péguy et, dans le rôle de l'épouse malheureuse, la plus belle création de Madeleine Robinson.

Les susceptibilités heurtées par la hardiesse du Diable au Corps n'entraveront pas la magnifique carrière du chef-d'œuvre de Claude Autant-Lara, poignant, avec une sobriété et lucidité vérité, le dénouement d'un lycéen au début de la guerre de 1914 et son «éducation sentimentale».

Enfin, la reprise du Carbeau, accueillie avec joie dans toute la presse, met fin aux polémiques engagées sur le caractère prétendument amoral et dangereux de ce film. H.-G. Clouzot, qui s'est affirmé au Festival de Venise par une œuvre implacable, Quai des Orfèvres, a atteint, avec le Carbeau, une puissance dans le réalisme qui fait de lui le diamant de cinéma. Il a barmé avec un amer et cruel humour une petite société provinciale rongée par certains vices, qui recouvre le pharisaïsme, et dans ce cadre, le drame secret de quelques êtres douloureux. Sa franchise de touche s'oppose certes à la subtilité et à l'art tout en suggestions de Claude Autant-Lara, retraçant l'histoire de l'adolescence et de la femme du soldat dans le Diable au Corps. Mais ces deux meilleurs au sens, tout comme le Daquin des Frères Bouquignault, tout comme le Julien Ducruet de Panique, tout comme la plupart des meilleurs en même français, ont été animés par un souci violent de la vérité.

Tout ce qui est schématisation du vrai, tout ce qui allège la complexité du réel, déplaît au génie français. C'est un de ses caractères permanents que l'audace de son investigation psychologique, cette lucidité aigüe, qui refuse de s'arrêter à mi-chemin et va jusqu'au bout, même si l'optimisme de certaines personnes doit être durement secoué.

Cette clairvoyance vive et cruelle, c'est bien là le legs de Racine, des Linceux dangereux de Stendhal, de Marcel Proust. La écriture française se retrouve tout entière dans son cinéma, sous des formes diverses, mais avec cette même exigence de percer les mensonges et de dépasser les apparences, pour livrer la vérité nue, d'ailleurs affaiblir les délicats.

Ce domaine du cinéma français, aujourd'hui comme pendant l'entre-deux-guerres, ce sont les frontières du conscient et du subconscient, de l'explicite et de l'implicite et celle zone épaisse, trouble d'étranges fulgurations, qui forment le secret des êtres. Cette riche matière psychologique a été celle d'un Feyder (Pépé le Moko), d'un Renais (La Belle Humaine), d'un Pierre Cheval (Alibi), d'un Marc Allégret (Orange), d'un Jean Vigo (Zéro de conduite), d'un Gréville (Lumière d'été), récemment, d'un Becker (Palladium), d'un Brechon (Les Dames du Bois de Boulogne), d'un Devoin (La Fille du Diable), aujourd'hui par Jean Gahret, dont le Cais du Cadran, synthèse de la vie multiple et dangereuse de Paris, est, dans le genre de réalisme sobre et discret, une manière de chef-d'œuvre.

Le trait commun à toutes ces œuvres, qui révèlent des tempéraments et des styles si différents, c'est justement la hardiesse de l'investigation, l'audace du trait, l'incisive ou brutale peinture de la vérité psychologique. Et, pour être plus poétique et plus cocasse, le scepticisme teinté d'amour de René Clair ne révèle pas moins une lucidité sévère devant les mariottes humaines. Derrière le ballet brillant et baroque que traient les séquences du Silence est d'Or, on sent le regard scrutateur d'un des hommes les plus intelligents du cinéma.

Cette volonté de saisir et d'exprimer les états les plus fugitifs ou les plus troubles de l'âme humaine, ceux que le plus souvent elle n'aime s'avouer, exige non seulement un discernement aigüe, mais une maîtrise avouée dans la mise en œuvre. C'est là que le réalisme du cinéma français, se haussant à une perfection classique, rejoint les traditions littéraires. Le souci d'exprimer la matière la plus grande tout son potentiel esthétique, préserver les réalisateurs de la grandiosité ou de l'indifférence. Dès lors, tout peut être dit, grâce à cette qualité de l'expression. Ce qu'un éminent critique d'art, Robert Rey dit de la peinture française peut s'appliquer au cinéma français : « Imposer en langage clair les émotions les plus profondes et les plus murdes... et les imposer par des voies purement plastiques ». Le sens du beau, le goût, l'esprit critique donnent aux meilleurs en même de quel conseiller leurs démarches les plus audacieuses.

Nordwestdeutscher Bühnenspiegel

Anouilhs „Wilde“ ausgegraben Marivaux und — eine Opernaufführung

NACH tastenden Versuchen beginnt sich das Theaterleben im nordwestdeutschen Raum mählich zu stabilisieren. Zwar die Spielfreudigkeit ist in Bremen mehr auf den Mimus abgestimmt, während Hannover sich seiner Tradition bewußt wird und den Lebenden das Feld einräumt. Jean Anouilh konnte mit seinen vieldeutlichen anachronistischen Dramen „Eurydike“ und „Antigone“ gerade in der Leinwand zuverkauft Häuser bei stil- und mißverständlichen Inszenierungen der Städtischen Bühnen buchen. Als deutsche Erstaufführung machten wir jetzt die Bekanntheit mit einem Schauspiel aus früherer Zeit des französischen Autors. Indessen: die „Wilde“ ist kein schwächliches Nebenprodukt zu den grandioseren Stücken oder Kompendium dramatischer Existentialismus, wie man annehmen könnte, sondern lebendiges Zeittheater von typisch Anouilh'scher Diktion.

Die nicht sonderlich talentierte Geigerin Thérèse in einem Pariser Café wird als Mitglied des Orchesters ihres freigelegten Vaters in das Zwielicht der ertlichen Eheleiche, die brutalster Materialismus regiert, gestellt und — angesichts der schmütigen Bohémienatmosphäre, die von fern an den „Bajazzo“ erinnert — gelütert. Der Klavierpieler Costa, seit Jahren mit flackernder Zynik, der Unverhülltheit Zuhälter ihrer Mutter, macht auch Thérèse einen schamlosen Antrag, den sie ablehnt, um sich dem als moderner denn ex machina aufkreuzenden orientierten Komponisten Florent zu verloben, dem sie auf ein Schloß in schwebendes Glanzmilieu folgt. Doch im dritten Akt entflieht sie wie Eliza im „Pymalion“ dem neuen Leben und dem „Glück“, um in konsequenter Erkenntnis den Lebenskampf, ganz allein auf sich gestellt, aufzunehmen.

Auf dem Schachbrett seiner lebensregellen Figurenwelt mißt und schaltet Anouilh souverän wie stets mit erregender Dialektik im Wechsel von Optimismus und Pessimismus. Das Wort aber ist gefüllt und brennt den Zuschauer mit der zauberischen Kraft seiner Gedankenreue; die Phrase ist ihm eine unbekannte Potenz. Der Gestirnsregisseur Karlheinz Strehling war zwar bemüht, diskussion-ambitionierte Anouilh'sche zu beschränken, doch eine antonische szenische Turbulenz schritterte an schlepplendem Tempo. Rote Armbrüster „Wilde“ besaß neben schöner Konzentration des typischen Profils der Französin, am stärksten im Aufgehören gegen Mechanisierung und — Konvention.

Im Bremer Künstlertheater machte man die Bekanntheit mit einem der reizvollsten Lustspiele des Pierre de Marivaux, den man hierzulande zu Unrecht als Mollerepigon betrachtet. Wahrscheinlich aus Unkenntnis, denn der Dichter, der um die Mitte des 18. Jahrhunderts im Zeit seines Glanzes stand, ist in Deutschland fast unbekannt. Vielleicht war diese „deutsche Uraufführung“ die erste Marivaudage, die es östlich des Rheins gegeben hat. Thérèse Mutzenbecher hat die gelungene Übersetzung eines der schönsten Stücke Marivaux besorgt. „Ein Spiel von Liebe und Zufall“ (Le Jeu de l'Amour et du Hasard), das 1730 entstanden ist. Von englischen Vorbildern ausgehend, hat Marivaux, der im übrigen ein origineller Kopf war, auch in dieser Komödie von pastellartiger Schönheit die geheimsten Regungen und Bedenklichkeiten eines zärtlich und vornehm fühlenden Herzens dargestellt. Ich habe im menschlichen Herzen allen Winkeln nachgespürt, in denen sich die Eigenliebe verbergen kann und jedes meiner Lustspiele hat den Zweck, sie aus einem dieser Winkel herauszuholen.

Mit feiner psychologischer Veranschaulichung geht es ihm auch hier darum, Eigenliebe, Gefallsucht und andere Laster des Gemüts zu analysieren. Wie immer bei Marivaux sind in der harmlosen Heiterkeit seiner reizvollen Kokospischiolen auch in dieser entrückenden Verkleidung und Verwechslungskomödie listige Bediente den Herrschaften behilflich, die Liebesverbindung trotz Intrigen zustande zu bringen, deren zärtlichen Ansichten sich Boten und Zofe ihrerseits längst erfreuen. Kapricios beupft, mit echt kokohast klingender Wortmelodik läßt der in solcher Sphäre, die der Mollere'schen immerhin verwandt ist, versierte Gilla von Rappard das lebenswerte Spiel von Heins Joachim Klein temperamentvoll inszenieren. Das Publikum war bezaubert von Esprit und Laune und applaudierte am Schluß eine Viertelstunde lang.

Eine neue Oper gehört heute mehr noch als einst zu den ungewöhnlichen Ereignissen. Angesichts der Exportmesse sparte die Städtische Oper Hannover weder Mittel noch Mühe. Leider entsprach der Aufwand nicht der musikalischen Substanz. Der Komponist Max Peters, der an der Schwelle des 6. Lebensjahres steht, stammt aus Holstein und ist als Kapellmeister in Hannover tätig. Schon sein „Sohn der Sonne“ wurde vor Jahren an gleicher Stelle mit zwispöttlicher Kritik aufgenommen. Für die tragische Renais-

sanceoper „Lucifer“ (das Libretto stammt von Ingo Kraus und „beschwert“ mit Intrigen, Gier und Skandalen um die diktatorischen Machtgelüste des Papstes Bonifatius VIII, eine Lactetia-Borgia-Stimmung herauf, die — noch dazu mit manchen toten Szenen besetzt — nicht das vergleichende parallele Interesse erregt das beabsichtigt scheint). Die Musik, die als kaum überbietbares Konglomerat von Mozart über Wagner, Verdi bis zu Puccini, Strauss und — Lehar reicht und alle denkbaren bekannten, sogar russische Stilelemente überdeutlich erkennen läßt, ist das typische Produkt eines Eklektikers, der gefühllos-aufdringlich Breitenwirkung plant. Franz Konwitschny gelangte als Dirigent zu jenen Wirkungen, deren die unoriginale Musik fähig war; von den Sängern fand sich mit der undankbaren Titelrolle des wenig lustig strahlenden „Helden“ Hermann Uhde als Münchener Gast an einfühlend charakterisierend als möglich ab. Zwar das Publikum erregung über drei Tausend Vorhänge — doch die Fachleute waren nicht zu illusionieren: — ihnen war nach dem „Genuß“ der Noctide zumute wie etwa dem Schreibstil im „Faust“ des Goethe sprechen läßt: „Mich dilettiert“, den Vorhang aufzuziehen...“

Karl KUEHN

L'HOMME QUI PROVOQUE LES DERAILLEMENTS DE TRAINS...

Reeves Eason, oder „Breezy“, hat schon mehr als 25 Zugenstößeungen, 30 Waldbrände, 4-5 Flugzeugabfälle und sonstige Unfälle, verübt. Dieses „Ungeheuer“ lebt in Freiheit auf einer großen Ranch am Mississippi und ist der „Katastrophenmacher“ von Hollywood.

REEVES EASON surnommé « Breezy » (le briseur), a provoqué 23 déraillements de trains, 20 incendies de forêts, 4 ou 5 accidents d'avions, plusieurs abordages, sans compter d'innombrables chutes de cheval. Le « monstre » est en liberté dans le Mississippi, à l'intérieur d'un vaste ranch de la vallée de San Fernando. Malgré ses exploits, « Breezy » ne craint pas chaque matin d'affronter pour son petit déjeuner, une demi-douzaine d'œufs, six côtelettes de mouton, deux livres de saucisson-maison ou bien une tranche de viande d'ours. Cela lui permet, explique-t-il, de résoudre les problèmes que posent la nouvelle catastrophe qu'il espère provoquer.

LES DEBUTS DU « BRISEUR »

« Breezy » travailla plusieurs années à Santa Barbara, il fut chanteur à l'hôtel Peller, puis écrivain dans cinq ou six films. Un jour, son tour de « l'Orphéon », un rôle au cours duquel il chantait « Everybody's doing it ».

A cette époque l'organisation de la catastrophe s'était par ailleurs été élevée sur une vaste échelle. Eason inventa quelques procédés, truquages, astuces qui ne tardèrent pas à le faire remarquer. La « Western » l'engagèrent, et à l'heure actuelle, son travail ne lui laisse plus beaucoup de temps libre. On peut affirmer que la majorité des catastrophes auxquelles nous assistons — sur nos écrans, ont Reeves Eason pour auteur.

Reeves Eason prend en général une catastrophe véritable pour point de départ. Un pont s'étant écroulé à Santa Cruz Mountain, Breezy s'y rendit aussitôt accompagné de cinq camarades. Ils simulèrent l'accident avec divers plans pour le montage en studio Breezy, le « recréèrent en miniature ».

« Au cours des prises de vues de la Charge de la Brigade légère » Eason fut chargé de la bataille. Avec cheval, il se sent homme ne furent blessés pendant la charge.

POUR SA VICTOIRE, BEN HUR A REÇU 300 DOLLARS

Lorsque le Metro-Goldwyn Mayer commença à tourner le film de « Ben Hur », le problème de la course tragique se posa. Reeves Eason lui montra le système d'utiliser deux chars partiellement lourds tirés par des attelages de quatre chevaux, et obtint 300 dollars au gagnant. La course fut un chef-d'œuvre d'émotion, et cinq semaines de tournage arrivèrent au but.

COMMENT ON INCENDE UNE FORET

C'est encore Breezy qui va nous apprendre le meilleur moyen de mettre le feu à une forêt mais peut-être pas le moins coûteux.

« Vous détestez une zone de 4.000 acres environ, protégée par des palissades et un contre-feu. Ensuite vous recouvrez le sol d'une couche épaisse d'algues de pin, vous entourez le trou de charbon de papier goudronné. Quelques charges de dynamite dans les arbres qui vous avez l'intention de faire sauter sont toujours fort spectaculaires; après quoi vous arrosez le sol du pétrole ».

« Il vaut mieux choisir un jour nuageux »

« Il vaut mieux choisir un jour nuageux; alors on dispose à divers points des roquettes incendiaires. Il est juste temps de brasser les nuages sur les points stratégiques. C'est vraiment aussi simple que si c'était naturel ».

L'incendie d'une ville s'éteint en minutes

Certaines catastrophes reviennent passablement cher. Il faut compter plus de 30.000 dollars pour un déraillement de train, à peu près autant pour un village emporté par l'océan.

Quand il se prépare pas un accident spectaculaire, Reeves Eason vit en toute quiétude dans son ranch ultra-moderne, avec ses voitures, avions, cockons et autres articles susceptibles de rassasier son insatiable appétit.

Pendant la guerre M. Eason avait été enrôlé dans l'armée.

Reeves Eason fait visiter son ranch aux curieux.

Personne n'est encore mort ici, les maisons n'ont été démolies ou incendiées d'une livre.



Die letzten Szenen des Films „Le Christian de Faron“ worden in Paris mit Renée Faure, Gérard Philippe, Maria Caserini und Lucien Cordet gedreht.



Reeves Eason hat wieder sein ranch auf der Höhe.

Copyright by Mondia.

Heute AGEL.